

Le réalisme au théâtre

Partout, en littérature, en peinture, en sculpture, en musique, en philosophie, en affaires, en amour, partout on réclame, on veut du réalisme. Mais c'est surtout au théâtre qu'on en veut. Et cette exigence du public est d'autant plus sottise que c'est justement au théâtre, lieu d'illusions, que l'on peut moins satisfaire cette gourmandise goulue du public.

Qu'on me permette de citer quelques exemples de tentatives théâtrales avortées, provoquées par cette tendance du public à vouloir jouir de scènes réalistes.

Vers 1821, à Paris, le Panorama-Dramatique monta une pièce intitulée "Pauvre Berger". On avait "engagé" un troupeau de vrais moutons, qui avaient été stylés avec beaucoup de peine, à force de répétitions.

Le jour de la première représentation, à l'entrée inattendue de ces moutons bêlants, le public, émerveillé, éclata en applaudissements; mais ce vacarme subit jette la débâcle dans le craintif troupeau. Au lieu de chercher un refuge dans la coulisse, un mouton éperdu se jette dans une baignoire d'avant-scène où trônaient trois dames en grande toilette; tous les moutons le suivent et plongent dans l'orchestre. On entend d'ici les clameurs des trois dames, les sanglots des artistes musiciens rendant les derniers soins à leurs instruments éventrés, et les rires du public à l'abri de cet envahissement.

Le "Pauvre Berger" ne disparut pas de l'affiche, mais l'impresario résilia l'engagement de sa figuration moutonnaire.

Cette tentative, et bien d'autres, prouvent que le réalisme — réel — au théâtre est chose absolument impossible.

Ainsi, dans la vie, un homme convaincu s'égosille et interrompt subitement son discours sous l'empire d'une ténébreuse colique. Un autre ne peut plus ouvrir une porte parce que quelque catastrophe a éclaté dans le sombre mystère de la serrure. Les servantes cassent la vaisselle; les enfants ont la fièvre; les pendules se dérangent; les papiers s'égarrent; un visiteur de marque s'assied sur le chat favori ou sur le chapeau de madame; deux citoyens qui se rencontrent dans la rue veulent se céder le pas et se barrent mutuellement le chemin. Ces incidents, la plupart comiques, mais qui se constatent chaque jour, interviennent tout au travers des drames les plus sombres. Ce n'est pas parce qu'il y a un mort dans la maison qu'on ne casse pas une potiche et qu'on ne renverse pas une salière ou un encrier. Introduisez donc pourtant un de ces menus faits dans un drame épaissement noir, et vous obtiendrez un vaudeville très rigolo.



Un jour, à Paris, en pleine époque romantique, on représentait dans un théâtre des boulevards un sombre mélodrame "réaliste", bien que ce terme, bizarre, même de nos jours, ne fût pas encore connu. L'héroïne, une jolie et sympathique jeune mariée, était lâchement abandonnée par son mari, le soir de ses noces. La scène était aménagée de façon fort réaliste en chambre à coucher, et la nouvelle épousée, apprenant son malheur, se lamentait sur le mode le plus larmoyant et le plus attendrissant.

C'était touchant.

Elle faisait une longue prière où elle puisait des forces pour se résigner à son triste sort, puis se dépouillait de ses parures, de sa toilette nuptiale, et se dévêtait aussi chastement et aussi incomplètement qu'il convient au théâtre. Cette mise en scène avait pourtant la prétention prématurée — cela se passait vers 1850 — d'être audacieusement réaliste.

Mais la pauvre délaissée oubliait quelque chose que la nature, la prudence et l'habitude lui ordonnaient d'accomplir.

Alors, un spectateur exigeant, placé au paradis, lui en jeta la recommandation, à l'aide de trois syllabes enfantines :

—Et pi-pi?

Cela tua la pièce, qui sombra dans un fou rire.

Mais cet homme avait cent fois raison. Inutile de songer à nous représenter la réalité, si on ne veut pas aller jusqu'au bout. Qu'on remplace alors le réalisme par le lyrisme, l'idéalisme, le coco et le rococo, le "pompiérisme" même, dont peuvent se contenter Corneille et Racine.

Mais ni les directeurs, ni les auteurs, ni les acteurs, ni le public même ne sont assez sages pour cela.

À la Comédie-Française, il y a vingt-cinq ans, on a fait une révolution en jouant "l'Ami Fritz" avec une pompe rustique sur la scène. La fermière — c'était l'illustre Mme Jouassin — allait y laver sa salade, et l'aristocratie se pâma à cette vue. L'aristocratie avait la pâmoison facile.

La mise en scène a marché depuis.

La dernière tentative sérieuse de réalisme au théâtre date d'un an à peine, et c'est la direction de Drury-Lane, à Londres, qui en a le mérite.

Au milieu d'un décor qui donne l'image la plus exacte que l'on puisse obtenir, à l'aide de toiles et de bois peints convenablement éclairés, des alentours d'une maison de paysans, trois vaches, trois vraies vaches tenaient des rôles importants. L'une d'elles, qui répondait au nom de "Mascotte" — nom menteur, puisqu'elle donnait du lait, — était traitée sur la scène par les propres mains de Mlle Day Marjorie, l'une des plus estimées comédiennes de Drury-Lane. La jolie vache — je parle du ruminant — était instruite à accourir lorsque la belle actrice l'appelait, et à garder pendant toute la durée du tableau une attitude si correcte et si modeste qu'elle semblait avoir conscience de l'honneur qu'on lui faisait, car c'était bien la première fois qu'une vache, en public du moins, était traitée par une étoile.

Ceci peut nous permettre de constater les immenses progrès que l'art scénique a faits en Angleterre depuis le temps de Shakespeare.

Tout de même, je me demande si ces "immenses progrès" sont bien de nature à exercer une influence heureuse sur la littérature dramatique en Grande-Bretagne... et ailleurs?...

Pour m'en tenir à l'innovation dernière du théâtre de Drury-Lane, j'admire les soucis de mise en scène qui tendent à nous faire voir sur les planches la vie de tous les jours.

La pièce a obtenu à Londres un succès... boeuf (c'est le cas de le dire), parce qu'on y voyait l'exquise Day Marjorie traire une vache.

Je concède qu'une opération de ce genre n'est pas désagréable à voir, si les deux artistes ont du talent et connaissent leurs obligations réciproques, si la vache est jolie et si l'artiste a du mérite. J'ajoute, cependant, que si l'on représentait cette pièce à Montréal, je ne me dérangerais pas, moi, pour si peu de chose; il faudrait au moins que l'on m'annonçât que je verrai la vache remplir le rôle de l'actrice, et réciproquement, événement tout à fait invraisemblable, même au théâtre, et qui sortirait enfin de cette mise en scène qui veut amplement répéter la vie de tous les jours.

Chimère, d'ailleurs, que ce projet; la vie de tous les jours, en dépit des veaux, vaches, cochons, couvées qu'on

